

A nighttime photograph of a Swiss town, likely Lucerne, featuring a prominent church with a tall, pointed spire. The buildings are illuminated from within, and the sky is a deep blue. The entire image is framed by a thick orange border.

JESSICA DI MARTINO

Svizzera: la frontiera che
mi ha ridato speranza

traduction par Clément Hégray

Collection 2016

«Enfants» d'Italiens et
d'Italiennes

C'était un après-midi tranquille, comme tant d'autres chez ma grand-mère. Nous préparions un thé, c'était l'heure de la collation, elle prenait ses excellents biscuits faits maisons. Nous nous sommes installés et avons commencé à parler. Je lui ai demandé : « Mamie, ça te dirait de me raconter quand tu es arrivé en Suisse ? » Elle m'a répondu : « Que veux-tu que je te raconte ?

- Tout ce que tu voudrais me raconter, mamie. » Elle se tut un instant, son regard changea, elle posa la tasse qu'elle avait en main, soupira et dit : « Par où commencer... »



Mon nom est Antonietta, j'ai soixante-quinze ans et je n'ai jamais baissé les bras dans la vie.

J'ai grandi dans le sud, à Orsara plus précisément, un petit village au nord des Pouilles, dans une famille d'ouvriers. Moi, la plus jeune des cinq sœurs, à seulement cinq ans je pouvais manger avec ma famille dans les champs. Chaque matin à l'aube on faisait quelques kilomètres à pied pour rejoindre le terrain, mais ce qu'on produisait ne suffisait pas nous nourrir. On n'avait aucun salaire, on avait seulement la campagne, mais elle ne suffisait pas pour qu'on mange tous les sept.

Chaque matin, à quatre heures, nous allions à pied jusqu'à notre terrain, avec nos affaires sur nous puisque nous n'avions pas de bêtes. Nous n'avions qu'un vieil âne qui est mort peu de temps après. Nous devons alors faire venir d'autres personnes pour labourer notre terrain, avec leurs animaux, puis nous, pour les payer, comme nous n'avions pas d'argent, nous allions cinq jour travailler leurs terres. Tu ne peux pas imaginer ce que signifie ramasser les fèves, récolter le maïs à la main avec une petite pince de bois, enlever les mauvaises herbes de ces terrains énormes, cueillir les olives et les fruits, et surtout, travailler pour rien... Je me rappelle que, un jour, je voulais de

nouvelles chaussures parce que les miennes étaient vieilles et me serraient les pieds, mais ma mère m'a frappé car, l'argent pour les acheter, elle ne l'avait pas. J'avais seulement une paire de chaussures de cuir, faites par le cordonnier de mon village, que j'utilisais tous les jours pour travailler dans les champs, puis le samedi et le dimanche je les lavais avec soin. Je les mettais aussi pour aller à l'église. On n'avait vraiment rien, on mangeait seulement des fruits et du maïs. C'est tout ce qu'on avait à la campagne. On allait chercher l'eau avec un seau qu'on portait sur la tête. Nous n'avions pas non plus les toilettes, on faisait nos besoins dans un panier de paille, et on le jetait ensuite dans un canal commun voisin. J'étais très triste, je me dirigeais vers le désespoir. Tous les huit jours ma mère finissait la farine et se demandait comment aller en acheter d'autre pour faire le pain qu'on mangeait. Notre grain ne suffisait pas. En outre, nous étions obligé de vendre tellement de choses pour acheter quelque chose. Quand on tuait le cochon, on vendait le jambon, on vendait les œufs des poules pour des allumettes. Tout était rationné. On mangeait un peu de pain avec des olives, parfois un peu de lard. Et encore, nous étions chanceux car nous avions un terrain. Quand on allait au four on devait rester attentif car les gens te volaient le pain des mains. Ce n'était absolument pas facile. Nous avions tout de même une maison, un vieil âne, des poules et quelques lapins.

Seule notre tante d'Amérique, parfois, nous envoyait des colis contenant des chaussures, des vêtements et d'autres choses pour vivre. C'était la sœur de mon père, elle était émigrée à Philadelphie. Cette femme a eu une dure vie. La pauvre, un malheureux du village a voulu l'emporter loin de chez elle par la force, et elle tomba malade de douleur. Dans ces temps là, les femmes n'étaient que des esclaves, les hommes s'en fichaient d'elles, les utilisaient seulement pour procréer, mais se désintéressaient ensuite de leurs enfants.

Mon père, avec l'aide de quelques cousins, est allé la récupérer fusil au poing. Elle ne s'est jamais faite toucher, elle n'aurait rien fait, et même s'il l'avait épousée ! Le problème était que, cependant, une fois partie de la maison avec un homme, personne ne l'aurait épousée au village. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où les gens peuvent dormir ensemble même s'ils ne sont pas mariés. Après cet épisode, vers la fin des années 30, vint un lointain parent d'Amérique, un veuf qui avait cinq enfants et qui lui proposa de l'épouser. Elle accepta, juste pour partir d'Orsara. Ils partirent ensemble en bateau et eurent encore après deux enfants.

Mon père, enfant, était stable économiquement parlant, mais ses parents moururent très jeunes. Ils attrapèrent le choléra et furent emmenés au lazaret du village. La mère mourut à seulement trente-sept ans, de douleur, après la mort de son mari, du moins c'est ce qu'on m'a raconté. Ils avaient quatre enfants, le plus jeune avait deux ans et le plus grand, mon père, en avait seulement sept lors de cet événement. Ses oncles l'adoptèrent, prirent tous leurs biens, deux maisons et quelques terrains que les parents lui avaient laissé. Ils avaient aussi un trésor, hérité par mon père, mais des voleurs le lui prirent alors qu'il achetait du linge. Ma vie au village se répétait globalement jusqu'à ce que j'aie dix-huit ans, jusqu'à ce qu'un jour je reçoive la nouvelle qu'une de mes sœurs, la seconde, celle partie en Australie quelques temps plus tôt, était décédée. En novembre 1959, à seulement vingt-quatre ans, elle mourut en couche. La petite qu'elle portait faisait six kilos et durant l'accouchement, sans césarienne, elle eut un infarctus. La petite mourut en premier, d'étouffement, puis elle aussi. L'Australie, pour ma sœur, c'était le paradis, elle avait travaillé comme une esclave au village, mais elle mourut avant de pouvoir en profiter.

Pour cette raison, il y a deux ans, je voulais à tout prix aller en Australie, pour au moins voir où elle était enterrée. Alors on voulait faire quarante jours de bateau mais on n'en a pas eu la possibilité. Elle était partie pour l'Australie seulement dix mois avant sa mort, pour rejoindre son fiancé qu'elle avait connu au village, Gerardo, qui était parti peu avant elle et qui avait trouvé un travail.

Dans les années 60, un an après la mort de Michelina, voyant qu'au village il n'y avait aucun

espoir mais seulement de la misère, je pris la décision de partir.

Je choisit par ma propre volonté de partir en Suisse. Je n'arrivais plus à vivre, à Orsara, dans ces conditions d'extrême pauvreté, on ne pouvait rien acheter. C'est ainsi qu'un jour je dis « Ca suffit ! Maman, papa, je m'en vais ! »

Par chance, un oncle de Michele, mon actuel mari que je connus plus tard, me fit un contrat de travail et je le rejoignis ainsi à Zurich, là où il travaillait déjà depuis quelque temps. Sans contrat, par contre, je n'aurais jamais pu partir tellement les contrôles de l'immigration à la frontière Suisse étaient stricts.

Ainsi, à dix-neuf ans, je suis partie à Zurich, avec mon oncle avec qui je n'avais pas vraiment de contacts, à part ce voyage en train que l'on fit ensemble. La première impression était plutôt triste, voir dure. Je ne connaissais pas la langue, je me sentais seule, seule. J'avais deux choses, les deux petites choses que je possédais et que j'avais apporté dans une valise de carton. A peine arrivés à la frontière nous fûmes soumis à de multiples contrôles, mais puisque nous avions un contrat de travail régulier nous n'eûmes aucun problème.

A peine sortis du train, mon oncle m'accompagna rapidement à la cafétéria où j'aurais dû commencer à travailler le lendemain. Je ne me rappelle plus de quel jour c'était, c'était un soir de février, je me rappelle seulement qu'ils m'assignèrent une chambre pour dormir, dans laquelle la patronne m'enfermait à clef. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait mais pour autant je savais ce qui m'attendait. Le matin suivant, je commençais à travailler. En premier lieu, on me fit peler les patates avec des machines similaires à celles qui, aujourd'hui, servent à peler toutes choses. Je me rappelle que c'était une salle pleine de ces machines et que, à la fin des services, on les nettoyait toutes. Il y avait des petits trous desquels il fallait enlever les résidus de patate avec le couteau pour qu'elles soient prêtes pour le service suivant. Il y en avait beaucoup, chaque employé endossait un uniforme et un tablier blanc.

Après quelques temps, un matin, ils changèrent ma mission et du pelage je passais à la caisse et à la préparation des repas. Mon travail était de servir ceux qui venaient prendre à manger. Je travaillais ici un an et huit mois, j'appris bien le métier et je commençais à bien comprendre l'allemand.

Je prenais aussi mes repas en semaine à la cafétéria. Ce n'était pas extraordinaire, mais les repas étaient diversifiés. Il y avait de la purée, de la salade avec de la sauce, du wurstel... Je m'adaptais et je mangeais de tout. Certes, pour moi, tout était nouveau, je n'avais jamais rien mangé de tel. Nous mangions ensemble avec les collègues, mais aucun ne parlait italien alors je dus me débrouiller en allemand. Même mon oncle, que je voyais parfois, parlait allemand et ainsi, pour chercher à me faire comprendre je commençais à écouter et un peu après j'apprenais. Ma famille me manquait, mais je travaillais, je n'y pensais pas, et seul l'argent m'importait. On travaillait bien et le salaire était très bon, je gagnais aux alentours de cent cinquante francs, qui équivalaient à environ deux cent mille liras. C'était vraiment beaucoup d'argent. Et tout ce que je gagnais je le mettais de côté. En fin de semaine, on me donnait cinq francs car la cafétéria était fermée et que cet argent devait servir pour manger autre part, mais je cherchais toutefois à sauver le plus d'argent possible. Je me rappelle que j'avais besoin de soigner quelques unes de mes dents et après quelques temps je réussis à me faire plomber à Zurich par un brave dentiste. Pour ce travail, je le payai bien cent soixante-quinze francs, plus d'un salaire, mais après soixante ans j'ai encore une de ces dents.

Je passa presque deux ans à me décider de changer de travail, j'allai chez une riche famille de Zurich, parce que j'avais senti que le salaire était très élevé comparé à la cafétéria dans laquelle je travaillais avant. Je fis alors le service sous des combles. C'était un poste sombre, difficile. J'avais un tapis avec des vers en dessous, ce n'étais pas un très beau post. Ils sonnaient la cloche et je devais courir pour les servir. Je restai dans cette famille quarante jours puis, comme le travail ne

me plaisait pas et qu'il était très simple, je décidais de partir.

Je trouvai un travail dans une usine, où le salaire était aussi légèrement plus élevé que ce que j'avais gagné jusqu'à présent. Je dus aussi me trouver une chambre, laquelle était cependant très loin de l'entreprise, mais pour m'économiser les cinquante francs du tram, je me rendais au travail à pied. Je devais cuisiner dans ma chambre, j'avais un petit meuble avec un petit four au dessus et j'essayais de ne rien salir. J'ai toujours été une personne organisée et propre, même dans ma vie avant que je parte en Suisse. J'allais au bain quand les patrons n'étaient pas là et je cherchais à être la moins bruyante possible. Ma présence dans cette chambre avait été signalée aux autorités, pour que je sois sous leur contrôle les jours de permanence et que je paie de suite les taxes dues. La situation était complètement différente de l'Italie où tout le monde pouvait faire à peu près tout ce qu'il voulait et où ce genre de contrôle n'existait pas. Là, quand j'étais malade, le médecin venait vérifier si c'était vrai, et c'était au médecin de décider combien de jours je pouvais rester chez moi.

Les premiers temps je me mis à travailler à la pièce, mais l'environnement était très sale. On travaillait aux stores avec quelques ouvriers qui semblaient recouverts d'un matériau noir et sale semblable au goudron. Après quelques temps ils me mutèrent de poste, j'emballais les bobines de cuivre dans le carton. J'y suis resté neuf mois et ce fut ma dernière expérience de travail en Suisse. Mon salaire était très bon et je me fis aussi des amis qui, quand je rentrai en Italie, me firent chacun un cadeau. Je conserve encore une serviette de toilette qu'ils m'offrirent et aussi une carafe. Les méridionaux l'appellent *terun*, mais je n'ai jamais eu de problème. Avec moi, tout les gens que je rencontrais était toujours très gentils.



Ma grand mère (en habit noir) avec quelques unes de ses amies

A Zurich il y avait aussi une communauté de villageois et quelques fois, le dimanche, après être allés à la messe, nous mangions tous ensemble. La seule chose est qu'ils étaient vaudois, et moi catholique, mais je n'ai rien dit. Un grand nombre d'entre eux ne retournèrent jamais en Italie, ils restèrent là, j'en ai rencontré encore certains il y a quelques temps, les autres sont morts.

Mon départ, bien qu'il fût difficile car j'ai dû laisser ma famille, fut pour moi une sorte de renaissance. La Suisse était mes Amériques. C'était dur mais je connus un nouveau monde, il y avait beaucoup de choses que je n'avais jamais visitées comme des résidences de luxe ou même le tram. Là bas, nous n'avions rien, pour moi, ici, c'était un paradis. Je pouvais aller au marché, et acheter des pièces de viande. Dans les Pouilles, je n'avais jamais quitté le village, je n'avais même jamais été à Foggia.

A Zurich je m'adaptai directement. J'appris plutôt bien l'allemand, alors qu'au village je n'avais même pas la possibilité d'étudier. J'étais très douée à l'école, étudier me plaisait, mais pour autant je n'avais pas d'argent. Mais étant donnée que j'étais une élève attentive, la maîtresse m'offrit le livre de cinquième année pour que je puisse finir l'école. Si j'en avais seulement eu la possibilité, moi aussi j'aurais étudié comme vous. J'aurais tellement voulu le faire, ça m'aurait beaucoup plu, mais ça n'a malheureusement pas été possible.

Quand j'ai décidé de partir, mes parents furent tout de suite d'accord. Alors, au village, ceux qui partaient n'étaient pas mal vus. Tous partaient à la recherche d'une vie meilleure, mais si l'Italie avait été un meilleur endroit, personne ne serait parti pour l'Australie ou l'Amérique. Seulement, dans les années 60, arriva le boom économique et les gens, plutôt qu'aller à l'étranger, allaient au nord qui était plus riche et qui était en mesure d'offrir du travail.

Chaque mois je leur envoyais une partie de l'argent que je gagnais pour que ma mère puisse rembourser les dettes qu'elle avait contractée pour le mariage de sa première fille. Je payai tout, contrairement à comment se passent les choses aujourd'hui. Dans ces temps, c'étaient les enfants qui s'occupaient de leurs parents.

Avec l'argent de côté, je m'achetai une jupe et une paire de chaussures neuves. J'achetai une montre pour mon mari, pour son père et aussi pour mes sœurs Amelia et Maria. J'apportai à ma mère des couteaux, des couverts, et j'achetai aussi des choses utiles pour la maison. Je fis un cadeau à tout le monde. Je pouvais, en plus, m'acheter le mobilier pour me marier et ma mère m'acheta de la lingerie comme cadeau de nocces. Je restai à Zurich pendant deux ans et quatre mois, puis je retournai au village pour me marier avec Michele. Au début je ne le connaissais pas, mes parents le connaissaient avant, ils nous présentèrent durant des vacances en Italie quand j'étais à Zurich, et à cette occasion nous nous fiançâmes. Il habitait dans le village, mais il était parti loin d'Orsara durant de longues années pour son service militaire, à Foggia puis à Trieste, puis pour chercher du travail à Turin. Avant de se marier, alors que j'étais à Zurich, nous nous écrivions des lettres pour rester en contact. Certes, après un temps je m'habituai à la distance, et même si je ne me sentais pas mal en Suisse, mais j'étais toujours à l'étranger, ce n'était pas chez moi. Je décidai alors de retourner en Italie.

Alors nous sommes mariés, dans ces temps où les gens n'avaient rien, ni même l'eau ou la lumière. J'achetai ma première radio à une de mes voisine dont le mari travaillait comme cantinier du village. Nous allions nous balader devant chez elle avec sa radio. Elle n'achetait jamais rien, elle faisait tout chez elle.

A mon retour, la situation à la maison s'était améliorée, on n'avait plus de dettes à payer. Je me maria et partait vivre à Turin avec mon mari. Ma sœur Amelia, entre temps, avait rejoint son mari en Suisse, où était née leur première fille, mais après quelques années eux aussi retournèrent en Italie et vinrent vivre, pendant trois mois, à Turin avec Michele et moi. J'ai continué à aider ma famille, à Turin aussi, en accueillant tout le monde pendant qu'ils cherchaient un travail. Après les nocces, ma situation économique était très stable, que ce soit mon mari ou moi nous avons un bon travail et vivions une belle vie.

Je peux vraiment dire que j'ai connu la misère, et ce n'est pas une belle expérience. Mais désormais, on a trop. Désormais, les enfants ne connaissent plus certaines valeurs, nous les anciens nous savions nous adapter, mais pas les jeunes. Nous vous avons trop habitué au bien être et c'est entièrement notre faute !

Dans la vie, on doit savoir économiser. Si nous n'accumulons pas au cas où se présente une difficulté, si on dépense tout, alors on reste ensuite sur la paille. Comme c'est le cas de beaucoup de personnes aujourd'hui en Italie. On doit apprendre que là où on prend sans remettre, nous ne trouvons plus rien. Ma mère le disait toujours, petit à petit l'oiseau fait son nid. Des gens qui étaient plus riches que nous auparavant sont aujourd'hui mal en point, nous nous n'avons rien et nous

avons dû apprendre à survivre.

Je suis partie avec soixante mille lires en poche et une valise de carton après les noces. J'ai toujours travaillé et aujourd'hui, puisque nous avons su économiser, nous menons une vie sereine, nous pouvons aider nos enfants à bien vivre. Nous pouvons leur garantir une maison, les faire étudier, les amener en vacances, leur acheter des vêtements. Et nous sommes seuls, parmi ceux qui ont encore une retraite et un travail pour faire tourner ce pays qu'est en train de devenir l'Italie. Après autant de sacrifices, on n'a même plus le droit d'avoir un travail, on est en train d'enlever la dignité de ce pays, des jeunes.

Certes, je n'ai jamais rien fait manquer à ma famille, mais il ne suffit pas d'avoir assez d'argent, il faut savoir le gérer, il faut apprendre à l'utiliser. Je refusais de sortir en vespa le dimanche, mais au moins la famille se portait bien, nous vivions dans le luxe et d'autres ont tout perdu et ont faim. Les gens ont tout dépensé, ils ont joué aux seigneurs sans pouvoir se le permettre, ils demandaient prêts sur prêts, dépensant tout. Ces personnes désormais vivent avec deux sous le mois, et encore ou bien ils refusent du travail ou bien n'en trouvaient pas en demandant trop. Le travail est une bénédiction, on doit du respect à ceux qui nous donnent à manger. Le respect du travail et le respect de l'argent que l'on gagne sont pour moi fondamentaux pour bien vivre. Il ne faut pas pour autant se vanter de travailler, on doit apprendre à être humble, mais toujours la tête haute. Je l'ai fait, et je ne m'en vante pas. Les jeunes ! Apprenez de nous ! Si même la société s'élève contre vous, continuez à lutter. Ne perdez pas espoir et ne vous arrêtez pas. Celui qui saura se retrousser les manches réussira toujours à obtenir quelque chose. N'attendez pas de vous faire écraser par les décisions du gouvernement, réagissez. Nous avons lutté pour obtenir nos droits, et même si on veut nous les retirer depuis des années, on n'est rien sans vous. Vous êtes le futur de cette Italie. Ne vous la faites pas voler.